



DÉVIATION

MICHEL BRUCHON

Michel Bruchon

Déviatiion

© Michel Bruchon, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8998-2

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre a été publié

ISBN : 979-10-262-8998-2

© Michel BRUCHON

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre 1

La vieille dame

Mon chien est mort, il y a deux jours ; pauvre bête. Enfin, je dis ça comme ça, mais c'était bien la seule personne de la famille qui n'ait pas eu une vie de chien, toujours de bonne humeur, toujours content de nous voir, toujours affectueux même s'il devenait collant à force de venir quémander sans cesse une caresse. Nous le caressions, mais c'était à nous que cela faisait du bien. Il écoutait avec une patience attendrie, il écoutait sans toujours comprendre, la tête penchée sur la droite et l'œil interrogateur jusqu'au moment où il s'allongeait à nos pieds en semblant dire « continue, je t'écoute ». Il m'arrivait de lui parler parfois comme à un psychologue attentif. Il avait vécu à mes côtés la désagrégation de la famille et, à la fin, nous n'étions plus que les deux. Il avait dix-sept ans. Il était devenu si faible qu'il ne tenait plus sur ses jambes, alors, parfois, je le portais comme un enfant. Parfois, je le mettais dans un panier sur la terrasse ou, quand le temps le permettait, je le déposais sur un petit promontoire à l'ombre dans le jardin qui avait toujours été une de ses places favorites.

La famille s'était désintégrée irrémédiablement. Seul survivant, je ne peux dire si c'était une chance, mais j'étais encore là, unique rescapé à l'issue d'une sélection aussi implacable qu'imprévisible.

J'étais tout à fait seul sans mon chien. Des gens qui me voulaient du bien m'avaient dit « ne reste pas comme ça, viens manger un de ces jours, tu devrais te faire accompagner, peut-être qu'un psy te ferait du bien. » Des psys qu'on m'avait conseillés, j'en avais vu par le passé, ça ne m'avait pas fait de mal ni de bien non plus. Partir, changer, fuir, pourquoi pas après tout. Du changement pour quelqu'un qui n'avait jamais quitté son quartier, pourquoi pas.

Après avoir mis quelques bricoles dans une valise, j'ai fermé la maison ce matin et me suis engagé sur la route sans idée précise. J'ai bifurqué à droite en arrivant sur la nationale, pourquoi à droite plutôt qu'à gauche, je n'aurais su le dire. J'ai roulé toute la matinée jusqu'au moment où j'ai dû suivre une déviation

qui m'a entraîné sur des routes inconnues. Après des kilomètres d'abord dans la plaine bordée de champs cultivés, la route se lançait à l'assaut de la montagne couverte de chênes verts, ces derniers laissant la place aux feuillus au fur et à mesure que la route gagnait en altitude. Ma voiture cahotait sur cette route au revêtement ancien qui en disait long sur les finances départementales ou peut-être sur le mépris des gens de la ville pour ces pays perdus. Enfin, j'atteignis un col et un belvédère d'où l'on avait une vue panoramique sur la vallée avant une descente rapide. Dans une courbe de la route, un village apparut blotti à l'abri du mistral, un village de pierre sans âme dans la rue à l'heure de midi. J'avais soif, mais je n'avais pas aperçu l'ombre d'un café ni la devanture d'un magasin dans l'unique rue alors que j'arrivais à la sortie du village. Un croisement indiquait la grande route par la vallée. Je continuai néanmoins tout droit sur la départementale à la découverte d'un monde différent, cette route orientée au Sud-est s'ouvrait sur des paysages à coloration provençale ; les touches de bleu des lavandes en fleurs s'étagent jusqu'au bord des falaises contrastaient avec les orges barbues aux épis blondissants et les damiers des tournesols et des maïs en contrebas.

En début d'après-midi, je traversais un petit village et j'eus soudain envie de m'arrêter en apercevant des tables à une terrasse de café. Il n'y avait personne à l'ombre des platanes. Cela paraissait reposant et je m'y suis assis. Le patron ou la patronne du bistrot n'étaient apparemment pas pressé d'accueillir les clients. Dans ce village du Midi, c'était l'heure de la sieste. J'étais là à attendre en toute quiétude, sans hâte et sans désir de changer les choses, je me sentais bien ; le rideau avait été tiré sur le passé ; j'avais quitté la maison depuis une éternité. Je n'avais ni envie d'appeler ni celle de me lever. Je me serais volontiers laissé tenter par une bière fraîche, mais il aurait fallu bouger.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté seul assis sur cette terrasse. J'étais sur le point de sombrer quand un corbillard arriva. Curieusement, une vieille dame suivait, seule, le cercueil devant l'église. Voilà qui me parut insolite dans un petit village où l'on sait encore ce qu'est un mort et où les vieux vont plus souvent à l'enterrement qu'au bal.

Je ne sais pourquoi, je me suis levé et j'ai parcouru les cinquante mètres qui séparaient la terrasse du café du porche de la petite église comme hypnotisé. Était-ce l'effet de l'habitude de suivre des cercueils à de nombreuses reprises ces dernières années ou la solitude de cette vieille qui m'avait ainsi mis en mouvement ? Je n'aurais su l'expliquer. Pourtant, quelques instants auparavant,

il me semblait que rien n'aurait pu me sortir de ma torpeur et m'émouvoir. J'avais eu mon lot de souffrance, la coupe était pleine et je n'avais plus de temps ni d'espace pour m'intéresser aux malheurs des autres. J'avais enterré le passé avec les derniers enterrements. Souffler enfin, retrouver une forme de sérénité, essayer de vivre un peu pour moi ; mon programme n'était pas ambitieux ; il se voulait juste égoïste, oublieux des malheurs du monde, refusant même la main tendue de peur qu'elle ne vous engage.

J'avais avancé à grands pas et me retrouvai au côté de la vieille dame au moment où le cercueil allait franchir la porte de l'église. J'entrai faisant cortège. Une quinzaine de femmes âgées et quelques hommes étaient déjà dans les bancs. Ils se levèrent au passage du cercueil dans la nef. Deux dames, venant du chœur, s'approchèrent de l'assistance et dirent à tour de rôle quelques mots, puis l'une d'elles d'une belle voix entonna un chant dont le refrain fut repris par les voix de crécelle des vieilles. Il y eut encore une adresse et un bref rappel de la vie du mort avant la bénédiction finale. Les croquemorts mirent le cercueil à l'épaule et la vieille dame me prit le bras pour descendre la nef. La vingtaine de vieux et vieilles nous emboîta le pas jusqu'au cimetière attendant à l'église. Une des dames récita une dernière prière et comme le soleil de cet après-midi de juin était généreux, sans tarder chacun vint à son tour présenter ses condoléances à la veuve et à moi, qui leur paraissait faire partie de la famille, avant de quitter aussi rapidement que possible le cimetière pour se mettre à l'ombre.

J'étais resté là, seul, avec la vieille dame qui posa sa petite main frêle sur mon bras et me remercia d'avoir fait le déplacement. Albert aurait été heureux de voir que son vieil ami Georges ne l'avait pas oublié. À ma surprise, alors que j'hésitais à quitter le cimetière et la laisser seule, elle me prit le bras fermement d'une façon qui semblait dire que c'était le rôle de l'ami du défunt et nous sortîmes en silence du cimetière pendant que les fossoyeurs s'activaient autour de la tombe. Pourquoi, arrivé sur la place en face du café, lui ai-je proposé d'aller boire quelque chose ? Au moment où j'émettais cette proposition, je compris à quel point cela pouvait être inconvenant. Mais elle parut apprécier une invitation qui allait de soi.

La terrasse du bistrot s'était animée. La patronne, qui avait officié à l'église, avait revêtu un tablier blanc sur sa robe noire et un monsieur, répondant au nom d'Arthur, passait de table en table afin que tout le monde puisse être servi sans trop de délais. Il y avait là une bonne partie des personnes qui avaient assisté à l'office et quelques hommes qui semblaient avoir l'habitude de venir à l'ombre

des platanes centenaires après leur sieste. J'aurais pu être le fils de l'un ou l'autre malgré mes soixante-deux ans. Il n'y avait pas beaucoup d'effervescence autour des tables, juste quelques mots de vieux : « c'est la vie, on n'y peut rien ; tant qu'on peut marcher et qu'on a la santé, il faut pas se plaindre ; il fait chaud, l'été est bien là, c'est pas trop tôt. »

La vieille dame commanda un thé et moi une bière. Elle regardait au loin perdu dans ses pensées, puis quand il fut servi, elle se laissa absorber par la contemplation de sa tasse de thé. Était-ce à cause de moi, mais les villageois ne tentèrent pas d'entrer en contact avec la petite vieille ? Moi-même, je ne savais pas quoi lui dire et je n'avais pas envie de me lancer dans un monologue insipide. J'étais bien, je n'étais pas pressé de quitter cette terrasse paisible où je ne déparais pas, installé comme un habitué. Quand je regardais les tables d'à côté, les occupants qui m'observaient sans rien dire et me faisaient un discret salut de la tête auquel je répondais de la même façon.

Puis la vieille dame sortit de sa torpeur et me dit : « Mon mari n'avait plus toute sa tête, il vous croyait mort ! Il aurait été heureux que vous soyez venu ! » Je ne répondis rien. Que répondre ! mais je doutais que les morts puissent être heureux. Si les vivants pouvaient au moins l'être un peu, ce serait déjà bien. Lui dire qu'elle se trompait, que j'avais suivi l'enterrement par hasard, que c'était la première fois que je venais dans ce village où je ne connaissais personne. Je ne me sentais pas capable de rétablir la vérité et de la détromper au risque de briser cet instant de sérénité presque irréel, de la décevoir ou pire de déclencher des larmes et j'avais encore moins l'envie de me lancer dans des explications confuses qui au demeurant auraient été inutiles. Je lui souris pour toute réponse, mais elle n'attendait aucune réponse, elle avait déjà repris le fil de ses pensées.

Les dames des autres tables commencèrent à quitter la terrasse en nous saluant de la main pour ne pas interrompre notre tête-à-tête silencieux. J'avais fini ma bière et j'hésitais sur l'attitude à prendre, soit commander une autre bière, soit prendre congé. C'est à ce moment qu'elle me demanda :

— Votre prénom, c'est bien Georges. Ça ne vous gêne pas si je vous dis Georges ?

— Non, répondis-je.

C'était insensé de n'avoir pas saisi cette occasion de rétablir la vérité. La vieille dame allait remonter à la genèse d'une histoire dont les péripéties

n'avaient aucun sens pour moi. Comment allais-je pouvoir sortir de ce mensonge sans la blesser ? Elle paraissait si fragile qu'un souffle pouvait la briser et ne pas la détromper d'emblée c'était assurément aller au-devant de mensonges de plus en plus inavouables. Heureusement, le temps travaillait en ma faveur, j'allais reprendre ma voiture en lui expliquant que je devais rentrer le soir même. Je constatai qu'elle n'avait pas bu son thé et lui en fit la remarque. Elle me regarda et pinça sa bouche comme une jeune fille prise en défaut. Elle y trempa ses lèvres, mais le thé était froid et elle décida que ce n'était pas grave et qu'ils pouvaient partir.

Nous nous levâmes, elle était hésitante, jeta un regard circulaire autour d'elle comme au sortir d'un rêve, fit un premier pas mal assuré et me prit naturellement le bras. Cette petite main si fragile me tenait avec une étonnante fermeté. J'allais l'aider à descendre les trois marches de la terrasse du café, je l'aiderais à traverser la rue et je la saluerais, peut-être que je me sentirais obligé de l'embrasser. Encore quelques instants et je reprendrais la route.

Pourquoi, lui avais-je demandé où elle habitait ? Je pensais tout naturellement qu'elle devait habiter l'une des maisons non loin de la place et que je l'aiderais à franchir les quelques mètres qui la séparaient de chez elle. L'idée de voir cette petite femme rentrer seule m'était insupportable et je me serais reproché longtemps de ne pas avoir pris le temps de parcourir avec elle les quelques mètres qui la séparaient de la solitude de sa maison. Mais, elle habitait tout simplement dans un hameau isolé à trois kilomètres environ. Je ne pus contenir mon étonnement. Elle eut un léger sourire et assura que la marche ne lui faisait pas peur. Elle faisait parfois le chemin. Pour venir à l'enterrement, elle était montée dans le corbillard avec les employés de l'entreprise de pompes funèbres.

Je ne me voyais pas la laisser sur le bord de la route et je lui proposai de la raccompagner, elle me remercia comme s'il ne pouvait en être autrement de la part d'un ami de son défunt mari. Je lui ouvris la portière de ma voiture et l'aidai à s'asseoir avant de refermer la portière. En chemin, elle me donna les indications utiles en levant son bras aux attaches fines. Elle était minuscule sur le siège passager, combien pouvait-elle peser ? Quarante-cinq kilos, quarante, peut-être pas !

Elle habitait une jolie maison en haut d'une colline d'où l'on avait un point de vue panoramique sur la plaine et ses cultures variées avec un champ de foin mûr au premier plan et sur la droite des pâturages bien verts où paissaient des

moutons. Je l'accompagnai jusqu'à la porte d'entrée et au moment où je m'apprêtais à la saluer, elle me dévisagea de plus près :

— Je suis étonnée, vous faites jeune pour votre âge, on a déjà dû vous le dire !

— Non, répondis-je.

— Vous avez une longue route pour rentrer, je vous propose de prendre une collation avant de partir.

— Je ne dis pas non, mais ne faites pas de dérangement pour moi !

Encore une occasion ratée de prendre congé naturellement. Je n'avais rien mangé depuis le matin, mais j'aurais pu acheter de quoi calmer ma faim chez le boulanger du village. Elle se dirigea vers la cuisine, ouvrit la porte du réfrigérateur et en sortit des tranches de jambon et du fromage. Elle proposa de nous installer sur la terrasse ombragée d'où nous pourrions profiter d'une belle vue sur le paysage environnant. J'acquiesçai, elle me tendit les assiettes et les couverts en s'excusant de me mettre à contribution. Elle-même avait gardé en main le jambon, le fromage et le pain.

Elle me fit asseoir et me demanda ce que je voulais boire, du vin, du café ou du thé. Pour aller au plus court, je lui dis qu'un verre d'eau suffirait. Elle retourna à la cuisine et revint quelques instants plus tard avec une carafe d'eau et des serviettes en papier. Elle s'assit en soupirant puis resta silencieuse un moment.

— Vous ne mangez pas, dit-elle ?

— Madame, mais je vous attendais !

— Ne faites pas attention à moi, je n'ai pas très faim, je ne sais pas si je pourrais avaler quoi que ce soit.

— Je sais que cela doit être difficile, mais vous devriez tout de même manger un peu.

— Je ne pourrais pas. Mais vous, il vous faut manger avant de prendre la route.

Je ne me fis pas prier et je me servis une tranche de jambon. Il n'était pas très bon, il sortait de sa protection plastique, mais j'avais faim. En mangeant, je l'observais, bien calée au fond de son siège, ne tenant pas beaucoup plus de place qu'une gamine de douze ans, elle semblait absente. Je continuai mon repas